



ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 4^e de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

Bonne foi.
La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.
Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.
(Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16)

Charité.
Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.
(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

LE SPIRITISME CONTEMPORAIN

DEUXIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

Nous ne voulons cependant pas omettre quelques faits récents, annonceurs du grand mouvement, auxquels les journaux du moment ont donné de la célébrité, et que MM. Mirville et Figuier ont illustrés en les controversant.

Au mois de mars 1847, à Baysswater, en Angleterre, chez des époux nommés Williams, à l'occasion d'une jeune enfant de 9 ans, recueillie dans la rue par charité, les meubles se mettent à se promener d'eux mêmes, à s'enfuir des mains qui veulent les toucher, et souvent tombent et se brisent. Les flambeaux, les assiettes dansent sur les tables; les gros meubles se mettent aussi de la partie; l'enfant principalement est en butte aux vexations les plus étranges; elle ne peut plus boire ni manger: les aliments avec les vases qui les contiennent s'enfuient de la table quand elle veut y porter la main. On finit par se douter qu'elle est la cause du désordre; on la renvoie après quelques semaines, et le désordre cesse. Le journal (*Douglas-Jerrold*, 26 mars) qui rapporte ces faits, aime mieux accuser l'enfant, comme s'il y avait eu de son intérêt, ou comme s'il lui avait été possible de produire ces phénomènes; mais il ajoute, de bonne foi, que le *modus operandi* était demeuré invisible.

Au mois de décembre 1849, à Saint-Quentin, chez un négociant, un vacarme affreux se déclare subitement; les sonnettes vont seules, des coups retentissent contre les murs en vingt endroits divers; les vitres se brisent seules, en présence de nombreux témoins. La vaisselle et les ustensiles se promènent par la cuisine et la salle à manger. Le désordre se renouvelle chaque jour à plusieurs reprises, et cela pendant trois semaines, sans qu'on puisse saisir ni les agents ni les moyens d'action. L'on finit par soupçonner qu'une domestique, introduite depuis ce temps dans la famille, en est la cause involontaire; on la renvoie, et tout rentre dans l'ordre. (*Gazette des Tribunaux*, 20 décembre 1849.)

Le 13 janvier 1846, à Montimer, département de l'Orne, une jeune fille de 14 ans, d'une intelligence peu développée, ouvrière en gants de filet de soie, se trouve en butte à une obsession plus grande encore. Le lourd billot de chêne auquel était attaché son filet et celui de ses compagnes se déplace et s'enfuit. De ce moment, Angélique ne peut plus toucher un meuble qu'il ne s'enfuit: le frôlement de sa robe fait fuir les chaises, les ta-

bles, les plus lourds objets d'un ménage de campagne, les pelles, les pincettes du foyer et jusqu'aux charbons. Deux ou trois hommes des plus forts ne peuvent retenir la chaise sur laquelle elle veut s'asseoir; elle fuit ou se brise entre leurs mains. Ils se placent sur le billot où elle attache son filet, le billot danse sous leurs pieds et les secoue rudement. Elle est obligée de s'isoler et de se tenir debout au milieu de la pièce. On lui donne un panier de haricots à éplucher pour s'occuper; quand elle y plonge la main, les haricots sautent du panier, et le panier s'enfuit. Des centaines de personnes de toute condition et tout savoir constatent ces phénomènes: on indique par tout le pays le sorcier qui a jeté le sort.

Après bien des jours de douleurs et d'expériences, on envoie la jeune fille à Paris, pour être soumise à l'examen de l'académie des sciences. Arago, après avoir constaté par lui-même les phénomènes, en entretint ses collègues le 2 février. L'académie nomma une commission; le docteur Tanchon, rapporteur, fut encore à même d'en vérifier une partie. Arago fit part de son rapport le 17, en séance publique: mais de ce moment les phénomènes avaient disparu; l'académie décida qu'il n'y avait pas lieu de s'en occuper. La *Gazette des Hôpitaux* et la *Gazette Médicale* réclamèrent vivement contre une telle fin de non-recevoir, mais en vain: l'académie avait prononcé le mot sacramentel. Angélique Cottin n'existait pas pour les savants.

Au mois de décembre 1846, une jeune apprentie coloriste dans un atelier de la rue Descartes, devient en butte à une obsession du même genre. La table crie et s'agite pour peu qu'elle y touche; les pinceaux fuient ses doigts, quand elle veut les prendre; le pupitre va se cacher dans un coin de la pièce, ou se dresse devant l'apprentie; la chaise se recule ou se dérobe; le frôlement de sa robe met les meubles en fuite; les bas quittent les jambes et s'y remettent d'eux-mêmes. Elle est soulevée de son siège, et y retombe lourdement. On parla aussi d'enchantement et de sortilège. — (*Siècle*, 4 mars 1846.)

En 1849, au mois de mars, à Guillonville, près Chartres, chez un fermier du nom de Dolléans, un incendie a lieu; un domestique est inculpé; une jeune domestique, du nom d'Adolphine Bénot, dépose contre lui; l'auteur présumé est mis en arrestation, et relâché après 32 jours de détention préventive. Dès le moment de l'arrestation, Adolphine Bénot devient l'objet des plus étranges vexations. Les pelisses, les couvertures des lits viennent l'affubler pendant qu'elle travaille; ses poches et son tablier se remplissent de saletés, le harnais des chevaux vient se pas-

ser à son cou, les poêles et les casseroles s'accrochent à ses vêtements. Les serrures et les cadenas s'envolent des portes; Doléans garde, un fusil à la main, le dernier cadenas; un bruit lui fait tourner la tête, le cadenas avait disparu. Il vint s'accrocher le lendemain au dos de la domestique, pendant qu'elle récitait sa prière en compagnie de la maîtresse de la maison. La jeune fille, devenue malade à force de frayeurs, s'absente pour cinq jours, et tout cesse, mais pour recommencer à sa rentrée, et avec une intensité beaucoup plus grande. Adolphine Bénéot, renvoyée de chez ses maîtres, le calme se rétablit pour quinze jours; à ce terme, c'est le fils du fermier, enfant de trois mois, qui devient en butte aux vexations; rien ne peut soustraire son berceau aux meubles plus ou moins lourds qui accourent de toutes parts le couvrir; il n'est pas préservé même dans les bras de sa mère. Enfin M. Lefranc, curé de Germainville, paroisse voisine, député par l'évêque de Chartres, dit des prières avec les parents, et tout cesse à l'instant. (*L'Abeille*, 11 mars 1849; *Constitutionnel*, 5 mars 1849; *Journal de Chartres*, même mois.)

En décembre 1850 et janvier 1851, des phénomènes presque identiques à ceux d'Angélique Cottin se manifestent à la Haye, département d'Indre-et-Loire, à l'égard d'une jeune fille nommée Honorine Séguin; mais celle-ci, moins effrayée qu'Angélique, s'accoutume aux caprices des meubles; elle leur commande bravement, et ils lui obéissent. Elle dit à une chaise: va te placer là; la chaise glisse sur le parquet et va s'y placer: lève-toi sur deux pieds, elle se lève; demeure en équilibre, elle y demeure; frappe dix coups d'un de tes pieds du devant, elle les frappe; marque la mesure pendant que je vais chanter, elle bat la mesure, etc. (Figuier.)

Nous ajouterions aisément vingt faits pareils, qui nous sont personnellement et très-certainement connus. Mais à quoi bon? Cela ne servirait de rien à ceux qui croient, et encore moins à ceux qui ne croient pas.

Que répondent à ces faits les ennemis du merveilleux, particulièrement l'auteur de *l'Histoire du Merveilleux*?— Que toutes ces jeunes filles sont des filles électriques, des raies, des torpilles, des gymnètes.

C'est un nouveau genre d'électricité; maintenant qu'il est trouvé, il ne s'agit plus que de le démontrer, et cela ne doit pas être malaisé à des naturalistes.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

(DEUXIÈME PARTIE.)

PLOTIN.

Après avoir esquissé le plus complètement qu'il nous a été possible l'opinion de l'hellénisme et surtout du néoplatonisme, sur les Esprits et leur classification nous nous proposons, dans cette seconde partie de notre histoire, de montrer le spiritisme en action dans la vie des principaux philosophes de l'école Alexandrine, afin qu'il soit avéré aux yeux de tous que les manifestations surhumaines du monde invisible ont été de tous les âges, de tous les peuples et de tous les pays, et pour insister sur une époque avec laquelle la nôtre, ainsi que nous l'avons déjà exprimé, a plus d'un point de ressemblance.

Dans une troisième partie qui sera la plus développée, nous tracerons d'une manière complète, au point de vue spirite, l'histoire de l'empereur Julien et de sa lutte contre le christianisme naissant. Cette vie tant calomniée, quoiqu'elle ait été toute de bonne foi au service des erreurs du passé, nous la laverons des injustices et des infamies commises à son égard par les auteurs chrétiens, tout en faisant ressortir la faute grave de l'empereur philosophe de s'être laissé tromper par des Esprits rétrogrades et d'avoir voulu arrêter la marche progressive de la révélation divine. Cette histoire, faite à ce point de vue tout nouveau, aura du moins le mérite de l'impartialité; elle ne pouvait être écrite que par un des nôtres et à cette époque.

Pour la seconde partie (vies des philosophes néoplatoniciens), on nous adresse l'objection suivante: « Avec quels documents entreprendrez-vous votre récit? avec Porphyre, Eunape, Charin qui n'ont aucune critique et ne racontent que « des fables? »

Eunape et Charin sont, il est vrai, les seuls historiens contemporains, et s'ils ont retracé des faits merveilleux et entièrement spirites de leurs héros, on doit déjà conclure que ces faits étaient dans les mœurs et dans les croyances du siècle, car autrement nul ne les eût lus. Nous trouverons donc dans leur histoire le reflet des opinions Alexandrines.

Y aurait-il beaucoup d'exagération dans ce qu'ils rapportent; y aurait-il des broderies et des enjolivures à leurs récits, cela ne prouverait pas qu'il n'y eût au fond quelque réalité. Souvenons-nous toujours de cette grande et profonde parole de Ballanche: « Il y a souvent plus de vérité dans la légende que dans l'histoire. »

Cela dit et ces réserves faites, nous prenons dans la vie de Plotin, écrite par son disciple et ami Porphyre, les traits qui ont rapport au spiritisme.

« Entre ceux qui se donnaient pour philosophes, il y avait un nommé Olympius. Il était d'Alexandrie, et il avait été pendant quelque temps disciple d'Ammonius. Comme il voulait l'emporter sur Plotin, il le traita avec mépris, et s'acharna contre lui au point qu'il essaya de l'obséder en recourant à des opérations magiques; mais s'étant aperçu que son entreprise tournait contre lui-même, il convint avec ses amis qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle faisait retomber sur ses ennemis les obsessions qu'ils dirigeaient contre lui. La première fois qu'Olympius voulut lui nuire, Plotin s'en étant aperçu, dit: « En ce moment même le corps d'Olympius éprouve des convulsions et se resserre comme une bourse. » Celui-ci ayant donc éprouvé plusieurs fois qu'il souffrait les maux mêmes qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin ses manœuvres coupables. Plotin avait une supériorité naturelle sur les autres hommes. Un prêtre égyptien, dans son voyage à Rome, fit connaissance avec lui par le moyen d'un ami commun. S'étant mis en tête de donner des preuves de sa sagesse, il pria Plotin de venir voir l'apparition d'un démon familier qui lui obéissait dès qu'il l'appelait. L'évocation devait avoir lieu dans une chapelle d'Isis; l'Égyptien assurait n'avoir trouvé que cet endroit qui fût pur dans Rome. Il évoqua donc son démon. Mais à sa place on vit paraître un dieu qui était d'un ordre supérieur à celui des démons. Ce qui fit dire à l'Égyptien: « vous êtes heureux Plotin, vous avez pour démon un dieu au lieu d'un être d'un ordre inférieur. »

« Plotin avait une si parfaite et si divine connaissance du caractère des hommes et de leurs façons de penser, qu'il découvrirait les objets volés, et qu'il prévoyait ce que chacun de ceux avec qui il vivait deviendrait un jour. On avait volé un collier magnifique à Chioué, veuve respectable, qui demeurait chez lui avec ses enfants. On fit venir tous les esclaves; Plotin les envisagea tous, et en montrant l'un d'eux, il dit: « C'est celui qui a commis le vol. » On lui donna les écrivains; il nia longtemps, enfin il avoua et rendit le collier. Plotin prédisait ce que devait être chacun des jeunes gens qui le fréquentaient; il assura que Palémon aurait de la disposition aux plaisirs, et qu'il vivrait peu de temps; c'est ce qui arriva. Il s'aperçut (c'est Porphyre qui

parle) que j'avais dessein de sortir de la vie, ce qu'il lut dans ma pensée ; il vint me trouver dans sa maison, où je demeurais : il me dit que ce projet ne supposait pas un esprit sain, que c'était l'effet de la mélancolie. Il m'ordonna de voyager. Je lui obéis. J'allai en Sicile pour y écouter Probus, célèbre philosophe, qui demeurait à Lilybée. Je fus guéri ainsi de l'envie de mourir ; mais je fus privé du plaisir de demeurer avec Plotin jusqu'à sa mort. Lorsqu'il parlait, *son intelligence semblait briller sur son visage et l'illuminer de ses rayons*. Il était beau surtout quand il discutait ; on voyait alors comme une légère rosée couler de son front ; la douceur brillait sur son visage ; il répondait avec bonté et cependant avec solidité. Je l'interrogeai pendant trois jours pour apprendre de lui l'union du corps avec l'âme : il passa tout ce temps à m'expliquer ce que je voulais savoir. »

Lorsque Plotin fut près de mourir, Eustochius, son disciple, accourut de Pouzzoles. Plotin lui dit : « Je vous attends pour me fermer les yeux ; je m'efforce de rassembler ce qu'il y a d'impérissable en moi, pour l'emporter loin de mon corps grossier, afin d'unir le divin qui est en nous au Divin Universel. » Eustochius vit sous le lit un dragon, emblème des bons génies (Agathodémons) ; il se glissa dans un trou de la muraille dès que Plotin eut rendu l'âme.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENFER DEVANT LE SPIRITISME.

De nos jours, la croyance à l'enfer a tout à fait perdu son influence sur les âmes. Avant d'arriver à la décadence, cette croyance a cependant eu son époque de grandeur. Au moyen-âge, la pensée de l'enfer remplissait les âmes de lugubres terreurs, et courbait toutes les intelligences sous le joug ecclésiastique. C'est qu'alors la foule privée de jouissances intellectuelles et matérielles, courbée vers la terre inculte qu'elle grattait en vain de ses ongles, accablée sous le poids des travaux et des fatigues, n'éprouvait sur la terre que douleurs et tristesse. On vivait dans de perpétuelles terreurs ; la crédulité et la superstition régnaient partout et dominaient le monde. Le dogme des peines éternelles était propre à maintenir les masses dans l'obéissance passive : si quelqu'un relevait la tête, cherchait à se révolter contre une autorité tyrannique ou voulait réclamer les droits de la raison et discuter ses croyances, c'était alors le démon qui le tentait, voulait lui ravir son âme ; s'il succombait à la tentation, il était damné... et damné éternellement !

Ce seul mot, ENFER, a effrayé tout le moyen-âge. La crainte de l'enfer, voilà la barrière qui retenait le peuple dans la servitude et la superstition. Si quelques hommes intelligents voulaient se servir de leur raison et chercher par eux-mêmes la solution du problème de la vie future, s'ils voulaient se déclarer indépendants de l'autorité ecclésiastique, les bûchers s'élevaient aussitôt comme un avant-goût de l'enfer et pour en donner une idée à ceux qui n'y croyaient pas. Combien de malheureux ont ainsi péri victimes de leur désir de savoir ! Combien de philosophes et de savants ont été condamnés au feu pour le seul crime d'avoir raisonné, d'avoir cherché la vérité ! Qu'il est long le martyrologe des pères de la science et de la philosophie moderne ! On avait même établi un tribunal permanent, un tribunal de sang, pour les juger, et le nom de l'Inquisition restera dans l'histoire comme celui de la plus grande des terreurs qui aient pesé sur le monde.

Mais les barrières qui retenaient l'ancien monde captif ont cependant été brisées ; la philosophie s'est affirmée sur les bûchers, et elle a triomphé des persécuteurs. La révolution est venue rompre à tout jamais les chaînes qui séparaient l'ancien monde du nouveau, et dans cette lutte terrible de la vérité contre l'erreur, de la science contre l'ignorance, de l'autorité sacerdotale contre la liberté, celle-ci a remporté la victoire. Les dogmes surannés ont été anéantis : c'est en vain que des mains

intéressées essaient de les relever, il n'y a plus de sève nourricière, l'arbre est mort jusque dans ses racines.

Parmi les dogmes renversés par la philosophie, se trouve celui des peines éternelles, que nous allons examiner au point de vue du bon sens, de la raison, du sentiment et de l'histoire.

Chacune des religions qui règnent sur le monde a sa théorie particulière sur la vie future, mais je n'en connais aucune plus singulière que celle des flammes de l'enfer. Quelle doctrine étrange, en effet, que celle d'un Dieu essentiellement bon, juste, ne voulant que le bien et le bonheur de ses créatures, et créant des êtres pour en faire brûler éternellement les neuf dixièmes ! Car, d'après la croyance catholique, « beaucoup sont appelés et peu élus. » Le plus grand nombre d'hommes (les damnés) doivent donc éternellement brûler dans une immense fournaise : le reste, c'est-à-dire le petit nombre des élus, doit être éternellement plongé dans la contemplation muette et impassible de Dieu. Voilà toute la vie future, d'après le catholicisme. Ainsi le résultat définitif de l'œuvre d'un Dieu essentiellement bon, c'est la damnation du plus grand nombre de ses créatures, le triomphe du mal sur le bien ; et triomphe non pas momentané, provisoire, mais éternel et immuable ! Certes, je crois que c'est là le véritable triomphe du démon ; il devra pousser un fameux ricanement ce jour-là : il ne se sera jamais trouvé à pareille fête. Il pourra sans vanité s'égaliser à Dieu, et même se croire plus grand que Dieu, puisqu'il verra la majorité des créatures passer définitivement sous son empire, et désertier le trône de Dieu qui ne sera plus entouré que par une minorité vraiment désespérante.

En résumé, Dieu bon, juste, doux, représenté comme faisant définitivement triompher le mal sur le bien pour l'éternité, est ce qu'il y a de plus contradictoire au simple bon sens. L'idée du mal triomphant ainsi du bien, du démon l'emportant d'une manière si glorieuse pour lui sur Dieu, est non-seulement contraire à la toute puissance divine, mais surtout à ses attributs essentiels, qui sont la bonté et la justice.

La raison, comme le bon sens, trouve dans ce dogme une contradiction évidente. Nous l'allons montrer par un raisonnement bien simple : Qu'est-ce que l'homme ? — Une créature finie, bornée, contingente. Or l'homme, commettant une faute contre la loi de Dieu, peut-il être puni par un châtement infini, éternel ? Il y a ici contradiction formelle entre les termes ; la raison nous dit que la faute de l'homme n'est pas infinie, le fini ne pouvant produire l'infini : cette faute ne peut donc être punie que par un châtement fini, borné, limité comme elle. Le dogme de l'éternité des peines est donc contraire à la raison.

Le sentiment naturel du cœur humain s'unit encore à la raison pour rejeter ce dogme. Dites à une mère qu'après cette vie elle sera éternellement séparée de son enfant ; que cet enfant qu'elle a nourri de son lait, qu'elle a fait vivre de sa vie, dans lequel elle a mis toutes ses affections, tout son amour, que cet enfant, elle ne le verra plus jamais !... Eh bien, je prétends qu'il n'y a pas une mère au monde qui ne traite d'impie, de barbare, celui qui oserait lui dire un tel blasphème. Faites voter toutes les femmes pour savoir si, après la vie, elles espèrent retrouver leurs enfants dans l'autre monde : vous n'aurez pas une seule réponse négative, parce que c'est un sentiment naturel de l'âme humaine. Une mère peut bien concevoir l'absence, la séparation temporaire, mais la séparation éternelle de son enfant ! — Jamais.

Corneille, ce grand peintre du cœur humain, avait bien senti cette contradiction entre le sentiment universel et le dogme des peines éternelles, lorsqu'il faisait dire à Pauline, éprise d'amour pour son mari :

« Et ton cœur, insensible à tes tristes appels,
« Se figure un bonheur où je ne serai pas.

Ne trouvez-vous pas que Pauline, la païenne, est beaucoup plus digne et plus grande que le chrétien Polyeucte ? Corneille a bien exprimé cette foi, cette croyance qu'a la femme de retrouver après cette vie ce qu'elle a aimé sur la terre : la mère son en-

fant, l'amante son amant. Il l'a compris ce sentiment, et il l'a dépeint dans un vers admirable. Peut-il se faire que Polyeucte soit sauvé, soit heureux pour toujours, et Pauline, la malheureuse Pauline, plongée pour l'éternité dans l'enfer, dans un abîme de douleurs? Non, cela répugne, cela révolte le cœur humain.

Au moins Didon, dans l'autre monde des païens, pouvait revoir Sichéé son ancien époux; elle pouvait se promener avec lui dans les bosquets toujours verts des Champs-Élysées, et en cela le dogme païen était beaucoup plus conforme à la raison et aux sentiments du cœur humain. Au moins on avait l'espérance de se revoir dans un temps plus ou moins long, il restait une consolation. Dans le catholicisme, au contraire, si un père, une mère, si un ami sont tombés en enfer, c'est fini à tout jamais; il ne reste que le désespoir. Ainsi, d'un côté il reste l'espérance, de l'autre on n'a plus que le désespoir.

Victor Hugo, dans un de ses romans célèbres (*Notre-Dame*), peint la situation d'une mère qui désespère de revoir sa fille. On a le cœur déchiré à la vue de cette pauvre mère du trou-à-rats, qui pleure son enfant et qui va jusqu'à maudire Dieu, parce qu'elle craint de ne plus la revoir. Elle se dit: je suis damnée, je ne la reverrai plus jamais! Alors, dans son désespoir, elle se meurtrit le sein, se déchire le corps, se frappe la tête contre les pierres et les barreaux de sa cellule, se livre à des transports furieux: ce n'est plus une femme, c'est quelque chose d'horrible, de hideux, c'est un monstre. Voilà cependant ce que fait d'une mère le dogme désespérant des peines éternelles.

Voyons, au contraire, qu'elle était la croyance des païens à ce sujet. Cicéron vient de perdre sa fille, et vous savez s'il l'aimait! Va-t-il pousser des lamentations, s'indigner contre les dieux ou la fatalité? bien au contraire... il se réjouit dans la pensée qu'après la mort il pourra la revoir. Écoutez ces belles paroles (quel contraste avec le triste dogme de l'enfer!): « Si la mort nous fait passer en des lieux habités par ceux qui ont quitté la vie, qu'y a-t-il de plus désirable pour nous que de rejoindre ceux que nous avons le plus aimés, et de jouir à jamais de la compagnie de ceux dont les veilles, les préceptes et les exemples nous ont appris à vivre honorablement, à mourir sans regrets? Quant à moi, si la mort est un passage à d'autres demeures, je ne sache rien qui puisse m'arriver de plus heureux, que de revoir et de retrouver ceux que j'ai chéris le plus, et que je ne puis m'empêcher de chérir et de célébrer. Quels transports de joie quand j'arriverai au milieu de mes parents et de mes amis! » (*De la consolation*, chap. viii.) Écoutez encore ces belles paroles qui terminent le même ouvrage: « Toi donc, ô Tullia! dont la gloire et les vertus toujours présentes à mon esprit m'ont été d'un si grand secours, aujourd'hui que tu es séparée des hommes, ne m'abandonne pas; mais, tournant vers moi tes regards, conduis-moi dans le séjour où je dois jouir de ta présence et de tes entretiens, afin que nous puissions, toi, répondre selon tes vœux à ma tendresse paternelle; moi, goûter tout le charme d'une réunion qui sera bien plus douce à mon cœur que notre séparation n'a été amère et douloureuse. »

Voici un passage où cette croyance consolante est affirmée encore plus énergiquement: « Si la mort de nos parents ou de nos amis nous afflige, dit toujours Cicéron, rien n'est plus capable de nous consoler et de nous raffermir que de songer qu'ils ne sont ni enlevés ni perdus à jamais pour nous, mais éloignés de nos yeux et de notre commerce pour un temps limité. Ainsi, quand l'heure de la mort, fixée par la nature, aura sonné pour nous, leur société nous sera rendue: ce commerce, cette intimité délicieuse, nous les reprendrons. » Ne croirait-on pas lire un passage du *Livre des Esprits*? Cicéron, en effet, est presque spirite: il a entrevu une partie de la doctrine, et, dans le chaos des croyances païennes, il y a eu et là des éclairs qui vous étonnent.

Mais nous voulons surtout ici faire remarquer la différence frappante qu'il y a entre ces deux doctrines; d'un côté, désespoir, damnation éternelle; de l'autre, espérance, réhabilitation, bon-

heur. De ces deux croyances, l'une révolte le sentiment universel, nous plonge dans des craintes perpétuelles, et nous voyons toute la vie, au-dessus de nos têtes, cette terrible interrogation écrite en lettres de feu: serai-je sauvé? serai-je damné? Il est impossible de vivre dans de pareilles terreurs. L'autre croyance, au contraire, nous laisse l'espérance; nous pouvons racheter nos fautes. Sans doute le mal sera puni, mais le châtement sera proportionnel à la faute, mais après l'expiation nous pourrions progresser, nous pouvons revoir là-haut ceux que nous avons aimés sur la terre, et à tous, à tous le bonheur nous est réservé.

Dites-moi, cette solution n'est-elle pas plus naturelle, ne répond-elle pas à toutes les aspirations de l'âme humaine; n'est-elle pas conforme au sentiment universel, enfin n'est-elle pas infiniment plus consolante que ce dogme horrible qui plonge les neuf dixièmes des créatures dans un enfer, pour y souffrir pendant toute l'éternité? Eh bien! c'est la croyance spirite, c'est là la doctrine du spiritisme. Si donc vous trouvez que cette théorie vaille la peine d'être étudiée, méditez la doctrine spirite, et de tous les côtés, sur toutes les questions qui peuvent intéresser l'homme, qu'un être intelligent peut et doit se poser, vous verrez l'horizon s'étendre et offrir à votre intelligence de magnifiques et sublimes enseignements.

V. NARJEOT.

TRANSFORMATION RELIGIEUSE

Nous sommes à la veille d'une transformation religieuse. le comte de Maistre l'a dit et tout le monde le sait; mais quelle sera cette transformation?

La science et la foi nous le disent assez: ce sera le passage de l'analyse à la synthèse, du christianisme au messianisme, du catholicisme aveugle à la catholicité éclairée.

Ce sera la réconciliation de la raison judaïque avec la foi chrétienne; le retour aux études kabbalistiques préparera ce grand événement prédit par les apôtres, et attendu généralement par tous les pères de l'Église. Les juifs les plus éclairés, ceux qui connaissent et qui étudient le *Sohar*, s'attendent à ce rapprochement. M. Franck, dans son livre sur la Kabbale, parle d'une école de solharites qui presque tous se sont faits chrétiens; mais, ajoute-t-il, ils ne considéraient le christianisme actuel que comme une transition nécessaire de l'ancien dogme de Moïse à une synthèse religieuse universelle.

Cette synthèse, toutes les intelligences élevées de notre temps la pressentent. Goethe l'a magnifiquement rêvée: Lamennais voulait la faire accepter par l'Église officielle; Chateaubriand la laisse deviner sous les voiles de poésie dont il couvre la prêtresse d'Homère, la chrétienne Cymodocée; Michelet la chante en prose rythmée dans la Bible de l'humanité, mais on sent trop en lui l'enfant de Voltaire aigri contre le christianisme par les barbaries théologiques du moyen-âge. Quoi qu'il en soit, la synthèse se fait. Michelet explique les symboles de l'Inde, de la Perse et de la Grèce, mais il comprend moins ceux de la Rome chrétienne, peut-être parce que la Rome chrétienne en est venue à ne plus les comprendre elle-même. L'esprit qui inspirait les évangiles apocryphes s'est perdu avec les mystères du gnosticisme, et la critique ecclésiastique moderne, tyrannisée par la froide et étroite raison protestante, a mieux aimé mutiler les légendes ou les effacer que d'en chercher la portée allégorique. (Extrait de la *Science des Esprits*, par E. LÉVI.)

Pour tous les articles non signés:

LE DIRECTEUR GÉRANT, E. EDGAR.